

## INTRODUCTION

### LE RÉVEIL EN PSYCHANALYSE

« Alice rêve du Roi Rouge qui est en train de rêver d'elle et quelqu'un la prévient que si le Roi se réveille elle s'éteindra comme une bougie parce qu'elle n'est rien d'autre qu'un rêve du Roi auquel elle-même est en train de rêver<sup>1</sup>. » Le réveil, c'est-à-dire, ce qui opère une coupure entre le monde onirique et la réalité des faits, constitue une préoccupation que l'homme ne cesse, depuis l'Antiquité, d'interroger. Au cours des siècles, la philosophie, la religion, la littérature, et plus récemment le cinéma, ont questionné ce qui, du rêve, passe à la réalité et vice-versa.

Le lien entre le rêve, la réalité et l'instant de réveil, a été également interrogé par la psychanalyse. Rappelons que, dès la *Traumdeutung*, l'étude du rêve conduit Freud à rencontrer le phénomène du réveil au sujet des rêves d'angoisse. Plus tard, la confrontation avec les rêves traumatiques des anciens combattants de la Grande Guerre remettra définitivement en question la théorie générale du rêve comme réalisation de désir.

Le réveil, un terme couramment utilisé dans le langage des psychanalystes, n'a pas souvent été l'objet d'une observation minutieuse et systématisée. Pourtant, l'étude de ce terme permet de poser un regard nouveau sur certains concepts majeurs de la pratique psychanalytique : l'interprétation, l'identification, l'avènement du sujet de l'inconscient, le trauma et, encore, la fin de l'analyse. Le réveil en psychanalyse fait donc l'objet d'une diversité d'usages. L'instant de réveil se réfère à l'apparition surprenante et instantanée des manifestations de l'inconscient. Mais pas uniquement : le réveil est aussi lié aux phénomènes d'irruption d'angoisse et de rencontre traumatique.

*On se réveille pour continuer à dormir*, thèse qui parcourt une grande partie de l'enseignement de Lacan, n'en est pas moins freudienne. Plusieurs concepts issus de la doctrine freudienne du rêve montrent une infiltration du rêve dans la réalité et inversement. Le texte « Formulations sur les deux principes du cours

---

1. Jorge Luis BORGES, « Lewis Carroll », in *Livre de préfaces*, suivi de : *Essais d'autobiographie*, Paris, Gallimard, « Folio », 1980, p. 60.

des événements psychiques<sup>2</sup> », nous conduit au cœur de la thèse lacanienne sur le réveil. Freud y démontre que le sujet se tourne vers la réalité à cause d'une faille dans le principe de plaisir. Le principe de réalité n'opère qu'à partir d'un défaut de satisfaction et la substitution du plaisir par la réalité n'est qu'un détournement commandé par une exigence de satisfaction. Cette poursuite du plaisir par la réalité rend caduque toute opposition entre activité fantasmatique, rêveries, illusions, rêve et la réalité extérieure. Ils ne font qu'un au regard d'une prolongation de la jouissance. Ce texte, avec « La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose », restent absolument essentiels. Dans ce dernier, Freud affirme que « la névrose ne dénie pas la réalité, elle veut seulement ne rien savoir d'elle<sup>3</sup> ». Au moment où Freud interroge quel type de rapport le psychique établit avec la réalité, il rencontre le problème de l'évitement. Le sujet entretient avec la réalité un rapport d'évitement<sup>4</sup> : « dans la névrose un fragment de la réalité est évité sur le mode de la *fuite*<sup>5</sup> ». Le névrosé cherche à remplacer la réalité indésirable par une réalité plus conforme au désir et c'est le monde fantasmatique qui prend le relais.

Pour Freud, le phénomène d'interruption du sommeil fût fondamental : il pose un problème clinique et épistémologique. Épistémologique, car les rêves d'angoisse et les rêves traumatiques ont joué le rôle d'obstacles à la généralisation théorique qui énonçait : tout rêve est un accomplissement de désir. Clinique, car le réveil onirique fait surgir le grand paradoxe du rêve : le rêve, censé être le gardien du sommeil, est aussi celui qui provoque l'éveil. Mais alors, quel désir s'accomplit dans ce cas ? Que devient donc le « désir de dormir » que Lacan désignait comme étant « la plus grande énigme<sup>6</sup> » du rêve ? Et quel lien Freud établit-il entre le rêve et le réveil ? Si c'est le rêve qui réveille, et non pas la réalité extérieure, il y a pour Freud un réel *dans* le rêve. Nous nous proposons de suivre ses traces.

Y a-t-il, dans l'œuvre de Freud, une utilisation du concept de « réveil » appliqué à l'interprétation ou à la fin de l'analyse ? Il est clair que c'est le cas pour Lacan qui, durant son enseignement, a utilisé ce terme et ses opposés (rêve, désir de dormir, sommeil, endormissement) pour rendre compte de composants fondamentaux de l'expérience analytique.

Pourtant, cette variété d'usages, figures et apories du réveil, est soutenue par deux grandes thèses. La première, « on se réveille pour continuer à rêver dans la

2. Sigmund FREUD, « Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques », in *Résultats, idées, Problèmes I*, Paris, PUF, 1984.

3. Sigmund FREUD, « La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose », in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 301.

4. Cf. Jacques-Alain MILLER, « Cause et Consentement », *L'Orientation lacanienne, 1987-1988*, cours du 18 mai 1988, inédit.

5. Sigmund FREUD, « La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose », *op. cit.*, p. 301 (nous soulignons).

6. Jacques LACAN, *Le Séminaire*, Livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 64.

réalité », suppose comme modèle le processus de réveil dans le rêve nocturne : lorsque l'angoisse fait irruption, elle met fin à la figuration hallucinatoire du désir. Le sujet se réveille alors pour retomber dans le rêve en tant que ce terme définit le principe même de réalité. « Rêver ou dormir dans la réalité » est synonyme de l'idée que le sujet rêve sa vie, que la vie est un songe où le sujet entretient son désir. Il s'agit donc d'une thèse freudienne.

La nouveauté de la lecture lacanienne n'est pas de dire qu'on rêve nos vies, thème cher à la littérature baroque, mais que le sujet *veut* poursuivre son rêve et en aucun cas se réveiller. L'homme ne *veut* pas se réveiller, la preuve en est que dans un rêve, au moment où il s'approche trop d'une vérité insupportable, il se réveille. Mais c'est un éveil à la réalité qui lui sert justement à éviter le réveil à sa propre vérité. Le sujet veut l'homéostasie endormante du principe de plaisir : il dort et rêve pour la maintenir et il se réveille pour la conserver.

À partir des années soixante-dix, Lacan énonce une nouvelle thèse, « on ne se réveille jamais ». Cet énoncé radical se rapporte à la fin de l'analyse. Entre 1967 et 1976, la perspective de la fin de l'analyse change. Dans un premier moment, la fin constitue un rejet de l'être ignorant la cause de son désir avec, comme effet, une renaissance subjective. En 1976, les termes *d'éclair*, de *traversée* et de *renaissance* ne définissent plus la fin de l'analyse. Entre-temps, c'est le terme de *sinthome* qui a été forgé afin d'inclure les restes symptomatiques dans l'ancienne conceptualisation du symptôme. Tenir compte d'un mode de jouir constant ainsi que du nouvel arrangement avec ce reste indéchiffrable, font appel à une autre logique que celle du franchissement. « On ne se réveille pas » quand il s'agit de trouver un accord avec l'incurable. « On ne se réveille jamais » est à entendre aussi comme : l'inconscient « transférentiel » ne se réveille jamais. Il est un rêve de vérité, une attribution de sens à une rencontre hasardeuse. Ceci n'est pas sans conséquence : une cure ainsi orientée fait surgir la rencontre contingente à la place du destin déjà écrit.

## L'ONIRIQUE ET SON RAPPORT À LA RÉALITÉ DANS LA CIVILISATION

Comme dans *De l'autre côté du miroir*<sup>7</sup> ou dans le célèbre rêve du papillon de Tchouang-tseu, divers domaines du savoir ont approché le rapport entre le rêve et la réalité. Certains l'ont fait à partir de leur indistinction : le moment du réveil n'est aucunement une garantie de sortie du monde du rêve. Si quand on rêve, on prend les événements les plus absurdes et incongrus pour la réalité, qu'est-ce qui

7. La deuxième partie des aventures d'*Alice au pays de merveilles* se passe de l'autre côté du miroir, au réveil, Alice se demande : « Voyons, Kitty, réfléchissons un peu à une chose : qui a rêvé tout ça ? C'est une question très importante [...] Vois-tu, Kitty, il faut que ce soit moi ou le Roi Rouge. Bien sûr, il faisait partie de mon rêve... mais, d'un autre côté, moi, je faisais partie de son rêve à lui ! Est-ce le Roi Rouge qui a rêvé, Kitty ? », Lewis CARROLL, *De l'autre côté du miroir*, Paris, Gallimard, « Folio classique », 1994, p. 342.

garantit qu'au réveil on ne soit pas toujours dans un rêve ? Et si l'on n'était que le rêve de quelqu'un d'autre ? La vie considérée comme un songe a été le sujet de nombreuses réflexions, et la psychanalyse s'est également positionnée à cet égard.

Question centrale dans la littérature baroque, la vie comme songe a été aussi bien exploitée par Shakespeare que par son contemporain, Pedro Calderón de la Barca. Le premier faisait dire à Prospero dans *La Tempête* la phrase devenue célèbre : « Nous sommes de l'étoffe/Dont les songes sont faits. Notre petite vie/ Est au creux d'un sommeil<sup>8</sup>. »

La pièce de théâtre de Calderón de la Barca écrite en 1635, *La Vie est un songe*, est entièrement construite autour d'une réflexion sur le songe, l'illusion et la réalité. Dans cette pièce qui se déroule en trois jours, le lecteur assiste au réveil de Sigismond, fils du roi, caché dans une prison par son père car un oracle a prédit qu'il serait un tyran s'il devenait roi. Tiré de sa solitude pour tester son comportement, Sigismond déclare tel un rêveur immergé dans son rêve : « Tout m'éblouit sans m'étonner et tout me fait douter sans m'empêcher d'y croire<sup>9</sup>. » Deux mouvements simultanés se produisent chez Sigismond : il va rejoindre le trône dont il avait été privé, et va, au même temps, renaître. Jean-Loup Rivière<sup>10</sup> notait que dans cette pièce, Calderón de la Barca pose en quelque sorte une loi sur l'humanité : il ne suffit pas d'être sorti du ventre de sa mère pour être né. Pour Calderón, le réveil de Sigismond est une naissance. Sigismond n'est ni un mort ni un vivant, mais quelqu'un qui n'est pas encore né. Cette naissance est un acte d'extraction. Sigismond s'extrait progressivement d'une illusion, car tout le long de la pièce, il acquiert un nouveau savoir : la vie est un songe. Dans la perspective de Calderón, à partir du moment où je sais que la vie est un songe, alors, je suis dépourvu d'illusions. Le réveil consiste donc en un abandon des illusions, à un *desengaño*, une désillusion : « mais il n'est plus pour moi désormais d'illusions:/car désenchanté à présent./je sais bien, je sais que la vie est un songe<sup>11</sup> » ; « Qu'est-ce que la vie ? Un délire./Qu'est donc la vie, Une illusion,/une ombre, une fiction:/le plus grand bien est peu de chose,/car toute vie n'est qu'un songe,/et les songes rien que des songes<sup>12</sup>. »

Cette remise en question radicale de toute limite et différence entre la réalité et le rêve, ébranle les croyances communes, voire même, l'idée d'un moi fini et constitué. Les attributs du moi ne sont qu'illusion car de même que l'homme se prend pour quelqu'un dans le songe, le roi se prend pour un roi dans la veille : « l'homme songe ce qu'il est jusqu'au réveil, le roi songe qu'il est un roi ». Cette idée est présente aussi bien chez Shakespeare qui n'hésitait pas à dire à travers

8. William SHAKESPEARE, *La Tempête*, acte IV, scène 1, Paris, Gallimard, « Folio théâtre », 1997, p. 297.

9. Pedro CALDERÓN DE LA BARCA, *La Vie est un songe*, Paris, Flammarion, p. 133.

10. Interview à France Culture, « Les nouveaux chemins de la connaissance », 24 décembre 2008.

11. Pedro CALDERÓN DE LA BARCA, *La Vie est un songe*, *op. cit.*, p. 199.

12. *Ibid.*, p. 189.

Jacques, personnage de la comédie *Comme il vous plaira* : « Le monde entier est un théâtre/Ou tous – hommes, femmes – sont des simples acteurs./Ils y ont leurs entrées, leurs sorties, et chacun/Joue bon nombre des rôles dans sa vie<sup>13</sup>. »

Malgré le caractère sceptique de cette vision du monde où tout n'est qu'illusion (« gloires illusoire, ombre de la vie, flamme de la mort<sup>14</sup> »), il y a chez Calderón, une révolte contre toute forme de destin basé sur des obscures croyances. Nulle fatalité n'est écrite à jamais si ce n'est ce que le père de Sigismond mettra en place pour la contrecarrer, il est donc le véritable auteur de la fatalité. Il n'y a pas de déterminisme chez Calderón mais une remise en question radicale des illusions qui nous font croire à une réalité prédestinée, fixe et nécessaire. Cette perspective de la pièce de Calderón a certainement beaucoup en commun avec la pratique psychanalytique.

Le sens du mot réveil se pluralise à partir du xviii<sup>e</sup> siècle. Auparavant, ce mot faisait uniquement référence au moment de la sortie du sommeil. Le mot « réveil » désignait la batterie de tambour annonçant l'heure du lever des soldats. C'est à partir de 1650 que « réveil » prend le sens de « action de renaître » à connotation éminemment religieuse. Comme chez Calderón, le réveil est une renaissance qui s'obtient à partir du moment où l'on est désabusé d'une illusion. Si la vie est un songe, alors se réveiller est sortir de ce songe et voir en face la vie dans sa véritable inconsistance éphémère.

La vie comme songe est aussi bien une référence philosophique puisque c'est Descartes qui, dans sa réflexion métaphysique, est conduit à interroger la distinction entre le rêve et la veille<sup>15</sup>. Dans les *Méditations métaphysiques*, après avoir procédé à l'exercice du doute naturel, Descartes exagère le doute (hyperbolique) jusqu'à l'appliquer à la distinction entre le rêve et la veille. On assiste chez Descartes à un mouvement de pensée qui cherche à se débarrasser des évidences et des encombrements dus aux faux savoirs qui avaient contaminé la pensée médiévale. L'ensemble de ses questions métaphysiques est conditionné par le souci d'arriver à une certitude entière, un point ferme et solide qui résiste au doute et l'arrête.

Pascal, son contemporain, envisage tout autrement le rapport entre les songes et la veille. Pour ce philosophe, les rêves et la veille ne se différencient que par degrés et non par nature : « Si nous rêvions toutes les nuits la même chose, elle nous affecterait autant que les objets que nous voyons tous les jours<sup>16</sup>. » Dans la proposition de Pascal l'idée de constance est fondamentale : si nos rêves étaient constants alors ils seraient entièrement indistincts de la vie diurne. Pour Pascal :

13. William SHAKESPEARE, *Comme il vous plaira*, acte II, scène 7, in *Œuvres complètes*, Comédies II, Paris, R. Laffont, 2000, p. 581.

14. Pedro CALDERÓN DE LA BARCA, *La Vie est un songe*, op. cit., p. 181.

15. Nous procéderons plus tard à un développement détaillé du rapport entre le songe et la veille chez Descartes.

16. Blaise PASCAL, *Pensées* (386), Paris, Le Livre de poche, 1972, p. 174.

« La vie est un songe un peu moins inconstant<sup>17</sup> » car la durabilité des choses perçues et leur continuité dans le temps sont pour lui la seule garantie de réalité. Au moment où la réalité change trop brusquement, le sujet a l'impression de vivre dans un rêve.

L'une des références incontournables sur le réveil, la réalité, le songe et l'illusion est religieuse : le bouddhisme. C'est une philosophie et une religion issue de l'enseignement de Siddhartha Goutama, appelé le Bouddha, l'*Éveillé*, qui aurait vécu au VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. C'est seulement 300 ans après sa mort que ses textes riches en légendes commencent à être connus. Le bouddhisme est une voie individuelle qui a pour but l'*éveil*, celui-ci s'atteint par l'extinction du désir, de la haine et de l'illusion. Dans le bouddhisme theravāda, l'éveil s'obtient par la parfaite compréhension des quatre nobles vérités<sup>18</sup> et par la sortie du cauchemar des renaissances successives (samsara). Les hommes sont assujettis au samsara (la doctrine de la réincarnation) et donc hantés par le cycle des renaissances qui ne ferait que prolonger indéfiniment la souffrance. Le monde dans lequel on renaît dépend des actions passées, du karma de chacun. Le Bouddha propose de se réveiller de ce cauchemar de la souffrance et du cycle karmique. Pour envisager l'évasion de cette chaîne interminable, la pensée bouddhiste est amenée à considérer que la réalité n'est qu'une illusion (māyā). L'homme qui arrive à s'éveiller au caractère hallucinatoire de la réalité, atteint le nirvāna (l'illumination). Le nirvāna désigne la fin de l'ignorance, il est comparé à l'extinction d'une flamme. Il désigne également une paix intérieure résultant du détachement. Dans l'acception bouddhique, ce terme désigne le but ultime de la pratique bouddhiste, l'*Éveil*.

Nous voyons bien que le doute dans le bouddhisme n'est pas comparable au doute cartésien. En suivant Descartes, on décrète que cette veille est peut-être un autre sommeil dans le petit temps où l'on décide de faire de la métaphysique. Chez Descartes, on décide que tout n'est qu'illusion dans un exercice de la volonté. Alors que le doute dans le bouddhisme est une découverte à la fin d'une vie de renoncement, ce doute est donc universel, radical mais il n'est pas provisoire comme chez Descartes. D'une certaine façon, la sagesse bouddhiste veut en finir avec le doute absolu car la méditation de l'existence aboutie à la certitude que tout n'est qu'illusion. Il est notable à quel point la conception du réveil dans le bouddhisme est peut-être celle qui s'éloigne le plus de la psychanalyse. Pour cette dernière, le réveil se place du côté d'une rupture instantanée et évanescence et non pas de celui d'un but final où le sujet trouverait enfin une demeure.

17. *Ibid.*

18. Les quatre vérités sont : 1. La vérité de la souffrance : toute vie implique l'insatisfaction et la souffrance ; 2. La vérité de l'origine de la souffrance est le désir et ses attachements ; 3. La vérité de la cessation de la souffrance ; 4. La vérité du chemin vers la fin de la souffrance.

Le rapport entre les songes et la réalité a aussi été envisagé du point de vue prophétique. Un important nombre d'écrits anciens témoignent de la fonction prophétique qu'avait le rêve pour la réalité. Pour Virgile et s'inspirant d'Homère, les songes arrivent au dormeur par la porte de corne ou la porte d'ivoire : ils seront alors jugés comme rêves prophétiques ou rêves faux<sup>19</sup>. Quant aux grands rêves de la Bible, la prémonition occupe une place capitale, comme dans le songe du Pharaon et l'interprétation de Joseph. Le moment de l'éveil est loin de fonctionner comme une limite venant séparer deux scènes radicalement distinctes. On constate par exemple que chez certains peuples les campagnes militaires pour la conquête territoriale étaient accompagnées des interprètes des rêves. Suite à un rêve et à son interprétation, Alexandre le Grand ordonna l'assaut de la ville de Tyr. À la différence des théories scientifiques qui font du rêve un processus somatique fermant toutes les portes au problème de l'inconscient et de l'interprétation, les opinions profanes ont accordé au rêve une signification cachée et ont proposé et appliqué une méthode<sup>20</sup>.

C'est plutôt la conception scientifique qui va nettement séparer les rêves de la réalité. Déjà Aristote s'éloigne de la vision prophétique des rêves dans *De la divination dans le sommeil*<sup>21</sup>, en montrant que dans les rêves se dévoilent les préoccupations du dormeur et que certaines ressemblances de prédiction sont dues à une connaissance intime de la personne rêvée bien plus qu'à un message divin. Platon, dans le *Timée*<sup>22</sup>, concilie la divination dans le sommeil avec la physiologie. Mais ce n'est qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> et tout au long du XIX<sup>e</sup> siècles que le sommeil, le rêve et le réveil, deviennent un objet pour la science hors de toute approche religieuse et surnaturelle<sup>23</sup>. Rappelons rapidement que la conception médiévale des rêves, héritière des traditions philosophique et religieuse, était celle d'une mise en rapport, par le biais du sommeil, du sujet avec les puissances de l'au-delà. Tout le souci résidait donc dans la distinction entre les

19. Ces « Portes » sont inspirées par Homère, *Odyssée*, 19, 562-569, où Pénélope dit que les songes vrais passent par la porte de corne, et les songes mensongers par la porte d'ivoire. Virgile y trouve un bel artifice pour faire sortir son héros des Enfers. Le fait qu'Énée et la Sibylle soient sortis par la porte d'ivoire amène les critiques à interpréter l'ensemble du chant VI comme un songe. Virgile, *Enéide*, Livre VI, « La descente aux enfers » (894-898).

20. Il s'ensuivit deux méthodes : la première considérait le contenu du rêve comme un tout qui devait être remplacé par un contenu intelligible mais analogue : l'exemple princeps est l'interprétation que Joseph livre au Pharaon. La seconde correspond à la « méthode du chiffre » où une clé établie à l'avance aide à transposer chaque élément du rêve en une signification connue. Artémidore d'Éphèse (dit de Daldis ou Daldien), écrivain et oniromancien né à Ephèse au II<sup>e</sup> siècle avant J.-C., introduit une variante de cette méthode. Il rend cette méthode moins mécanique puisqu'il va tenir compte des particularités et des circonstances de la vie du rêveur. Bien qu'elles partagent avec la psychanalyse la compréhension du rêve comme un acte psychique, ces deux méthodes, comme nous allons le voir, ne coïncident pas avec celle propre à la psychanalyse.

21. ARISTOTE, *La Vérité des songes. De la divination dans le sommeil*, trad. de Jackie Pigeaud, Paris, Payot et Rivages, 1995.

22. PLATON, *Timée*, trad. de Luc Brisson, Paris, Flammarion, 1995, p. 185-186.

23. C.F. J. CARROY, A. OHAYON, R. PLAS, *Histoire de la psychologie en France au XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, La Découverte, 2006, p. 48-52.

rêves « vrais » (origine divine) et les rêves « faux » (origine diabolique). C'est également pendant cette période que l'Église, dans son souci de christianisation, fait du cauchemar une visite d'origine diabolique.

La question : qui dort et qui rêve ?, est au centre des interrogations scientifiques. Pour Cabanis, médecin physiologiste et fervent défenseur du courant matérialiste, il y a une nette coupure entre le cerveau et le monde extérieur pendant le sommeil. Dans cet état, le cerveau amplifie les sensations internes du corps, et le rêve en est le résultat. À la même période, un courant spiritualiste fait son apparition représenté par Théodore Jouffroy qui, contrairement à Cabanis, insiste sur une continuité entre rêve et sommeil. Le moi est présent et reste identique à lui-même pendant le sommeil, et le rêve s'explique par l'activité du moi. Le développement de théories sur le rêve et le sommeil s'accompagne de la création des « laboratoires intimes<sup>24</sup> » et de l'écriture de journaux de rêves.

Vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le rêve et son interruption acquièrent une structure temporelle. Le plus important représentant est Alfred Maury, professeur au Collège de France, auteur auquel Freud fait référence à maintes reprises. En réveillant les sujets au cours du sommeil, Maury remarque que l'activité onirique n'est pas permanente tout au long du sommeil. Le rêve a lieu donc de manière épisodique, plus particulièrement, pendant le sommeil léger, c'est-à-dire : au cours de l'endormissement (images hypnagogiques), à partir d'un stimulus extérieur (un bruit), intérieur (un dérangement, une douleur) ou juste avant le réveil (images hypnopompiques). Selon Michel Juvet, Maury est le précurseur de la neurobiologie moderne, « le phénomène du rêve devient ainsi dépendant de la qualité du sommeil et de son interaction avec l'éveil<sup>25</sup> ».

Nous voyons donc que *L'Interprétation du rêve* (1900) de Freud s'insère dans un intérêt partagé pour le rêve et le sommeil à l'intérieur d'une communauté et d'une tradition scientifique où, à l'extrême opposé de l'Antiquité, les rêves sont devenus une simple manifestation psychique d'excitations somatiques. Dans un rationalisme extrême, auteurs comme Maury ou Wundt, ne voient dans le rêve que le contre-exemple du type de raisonnement attendu dans la vie de veille. Le rêve n'est donc que la démonstration d'une décomposition des associations et d'une suppression de tout sens critique, il est donc dépourvu de sens. Pour eux, on rêve parce que le sommeil a été perturbé par une source de stimulation qui atteint le psychisme. Un autre ensemble d'auteurs se consacre à l'étude des particularités psychologiques du rêve. Deux auteurs retiennent l'attention de Freud : Fechner et Schleiermacher. Chez Fechner, Freud valorise l'idée selon laquelle le rêve ne peut pas être expliqué par un abaissement de la vie de l'âme consciente

24. La première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle se caractérise par la création des petits laboratoires où le dormeur demande à son entourage de leur faire entendre des bruits ou d'introduire des odorats afin d'expérimenter de quelle manière ces stimulus servent comme point de départ du rêve. *Ibid.*, p. 48-52.

25. Michel JOUVET, *Le Sommeil et le Rêve*, Paris, Odile Jacob, 1992, p. 41.

ni par une retraite de l'attention portée au monde extérieur. Il souligne que la scène de rêves « est autre que celle de représentations vigiles<sup>26</sup> », ce qui confère à l'état psychique pendant le rêve une modification non-déficitaire. Même si l'auteur ne va pas plus loin dans cette explication, pour Freud, l'idée d'une séparation entre ces deux types de fonctionnement psychique reste essentielle. Chez Schleiermacher, Freud valorise l'idée que l'activité de pensée s'accomplit dans des concepts, contrairement à l'activité en images propre au rêve. Les différentes théorisations sur le fonctionnement du rêve et de la vie de veille montrent le peu de crédit que les auteurs concédaient à une « logique autre » dans le rêve. Pour ces auteurs, les associations que le rêve produit sont arbitraires et sans contrainte. Ce qui manque donc, c'est le crédit que Freud donne au rêve, celui de livrer un sens dans une logique autre que celle de la vie éveillée malgré son caractère absurde. « De la folie, mais qui ne manque pas de méthode<sup>27</sup> » dit Freud citant Polonius : si le rêve est pourvu d'un sens caché et d'une logique propre, il est possible donc d'envisager une méthode de déchiffrement.

De nos jours, le rêve et son rapport à la veille continue à inspirer la création littéraire et cinématographique. *Les Veilleurs*<sup>28</sup>, sorti en août 2009 raconte comment le docteur Joachim Traumfreund, tente de comprendre le mobile des crimes commis par un marginal en s'immergeant dans l'univers onirique de ce dernier. Au cinéma, la confusion entre le monde des rêves et la réalité ne cesse d'être exploitée. Nous sommes bien loin de Calderón de la Barca et les nouveaux objets produits par notre société actuelle – le monde du virtuel ou les produits issus de l'avancée de la science médicale –, s'ajoutent bien souvent à la réflexion des rapports entre l'onirique et la réalité.

Prenons le film espagnol sorti en 2001 *Abre los ojos*<sup>29</sup> – ou sa version américaine simplifiée *Vanilla Sky* – qui plonge le spectateur dans un univers où le rêve et la réalité ne cessent de se confondre. Le film raconte l'histoire de César, jeune garçon riche, beau et séduisant qui rencontre dans un coup de foudre amoureux, Sofia. Son ex-petite amie, Nuria, poussée par une folle jalousie, embarque César dans une voiture et tente de se suicider en s'écrasant contre un mur. Elle meurt mais, César survit avec un visage horriblement défiguré. Quelque temps après l'accident le spectateur assiste à une série de flashbacks en apparence décousus. On comprend que César a subi une opération réussie de son visage qui lui permet de reconquérir Sofia. Mais alors sa vie devient un cauchemar où, pris par des hallucinations, il confond Sofia et Nuria et se revoit avec le visage défiguré. Il finit par croire à un complot contre lui et commet un meurtre. Ce

26. G. T. Fechner, cité par FREUD dans *L'Interprétation du rêve*, *Œuvres Complètes*, t. IV, Paris, PUF, 2003, p. 78.

27. William SHAKESPEARE, *Hamlet*, acte II, scène II, Paris, Gallimard, « Folio classique », 1978.

28. Vincent MESSAGE, *Les Veilleurs*, Paris, Le Seuil, 2009, prix Laurent Bonelli.

29. Film d'Alejandro Amenabar, *Ouvre les yeux*, titre français, sorti en 1997.

n'est qu'à la fin du film qu'on comprend qu'après l'accident César avait signé un contrat avec la compagnie « Life Extension ». Les médecins avaient pratiqué une cryoconservation grâce à laquelle un système de réalité virtuelle lui permettait de vivre après sa mort à l'intérieur d'un rêve extrêmement proche de la réalité. Nous apprenons donc qu'après la signature du contrat, César s'est suicidé. Le spectateur apprend à la fin du film que les retrouvailles avec Sofia, l'opération, le meurtre... n'étaient qu'un rêve, un rêve qui avait tourné au cauchemar. Le film montre bien comment la phrase répétée dans le film : *Abre los ojos!* fait faussement croire au spectateur au moment du réveil. Le réveil ne fait pas sortir le sujet du monde onirique, le rêveur continue son rêve dans une boucle se répétant à l'infini. À chaque fois il semble se réveiller d'un rêve pour retomber dans un autre.

Le dernier film de Stanley Kubrick, *Eyes Wide Shut* (*Les Yeux grand fermés*), exploite très finement le rapport entre le rêve, la fantaisie, la fiction et la réalité. Le film est adapté de *La Nouvelle rêvée*<sup>30</sup> d'Arthur Schnitzler, à qui Freud avait jadis avoué dans une lettre adressée à l'occasion de son soixantième anniversaire : « Je pense que je vous ai évité par une sorte de crainte de rencontrer mon double<sup>31</sup>. » Tout au long de leurs œuvres respectives, les deux auteurs tissent entre eux un lien complexe, faisant preuve, certes, de réserves mais aussi d'une grande admiration. La lecture de *Die Traumdeutung* (1900) n'est pas absente du *Traumnovelle* que Schnitzler publie vingt-deux ans plus tard. Ce film expose la crise que vit un couple suite au dévoilement du désir d'une femme. Au sein de la bourgeoisie new-yorkaise, Alice et Bill Harford mènent une vie familiale paisible. Un soir, Alice avoue à son mari que, lors de vacances en famille, elle a fantasmé sur un officier de marine suite à un simple regard. Elle avoue avoir pensé tout abandonner pour une nuit avec cet inconnu, dont la disparition l'avait soulagée, tandis que son mari lui était alors plus cher que jamais. Suite à cette révélation, et, obsédé par la rencontre fantasmée entre sa femme et l'officier, Bill entre dans une aventure étrange qui le conduit jusque dans une zone où la sexualité et la mort se côtoient. Car Bill veut savoir ce qu'est cette zone de jouissance illimitée dans laquelle l'aveu de sa femme l'a amené : Bill ouvre grand les yeux et entre dans une mystérieuse orgie aux allures de secte, et s'il n'y meurt pas, c'est grâce à une inconnue qui se sacrifie à sa place. Ce rêve de jouissance absolue se transforme vite en cauchemar. Diverses menaces, de plus en plus pressantes, indiquent à Bill qu'il vaut mieux avoir « les yeux grands fermés » s'il ne veut pas finir comme Ovide<sup>32</sup>. Le personnage de Victor Ziegler fait comprendre à Bill qu'il a vu ce qu'il ne devait pas voir et qu'il ne lui reste qu'à se convaincre

30. Arthur SCHNITZLER, *La Nouvelle rêvée*, Paris, Le Livre de poche, 1991.

31. Lettre de Freud à Schnitzler du 14 mai 1922, in *Correspondance (1873-1939)*, Gallimard, 1966, p. 370.

32. « Dès les premiers mots de la conversation, Ovide est évoqué; *l'Ars amatoria*, mais aussi son exil solitaire et lointain. Or on sait qu'Ovide dit de lui-même qu'il a été exilé parce qu'il avait vu ce

que tout n'est qu'une mise en scène malgré la mort effective. Le film, aussi bien que le roman de Schnitzler, s'achève par un dialogue où les époux se retrouvent autour de l'aveu, cette fois-ci, de Bill. La dernière réplique du film, fort ironique, est tout à fait lacanienne car elle montre bien qu'on se réveille pour mieux dormir. Alice résume le solde laissé par le périple cauchemardesque des trois dernières nuits ainsi : « l'important c'est que nous soyons réveillés et espérons-le pour très longtemps ». Kubrick, dans son choix de mise en scène, fait intelligemment prononcer cette phrase finale du film dans un grand magasin où la cellule familiale se reconstruit autour des achats de Noël. Cette sortie du rêve et ce retour à la réalité qu'ils prônent ne semblent être qu'un simple repli sur une pratique de consommation pour bien garder « *the eyes wide shut* »<sup>33</sup>.

Encore quelques propos préliminaires avant d'entrer dans le vif de notre thématique. La manière dont les termes de réveil et rêve sont employés en psychanalyse – comme dans d'autres domaines du savoir –, pose d'emblée problème du fait d'un usage qu'on pourrait appeler « double ». Le concept de rêve et de réveil porte un sens qu'on pourrait diviser momentanément en « propre » et « figuré » ou « métaphorique ». On pourrait rapidement faire correspondre le sens propre à celui qu'utilise Freud : le rêve et le réveil sont des termes qui dans son œuvre se réfèrent proprement au domaine de l'onirique. Tandis que les termes de rêve, réveil et endormissement trouvent chez Lacan un usage autre qui ne relève pas forcément du monde onirique. Ce sens « figuré » permet à Lacan, non seulement de lancer une réflexion sur l'interprétation et la fin de l'analyse, mais d'établir le type de rapport que le sujet entretient avec la réalité. « Ça rêve » définit la particularité du rapport du sujet au monde, à la réalité, et donc au désir. De ce fait, l'ensemble des opérations intellectuelles sont qualifiées à partir du rêve : le rêve diurne, les rêveries, les fantasmes, le tissu même de la pensée.

Alors, cette distinction, une fois posée, fait surgir aussitôt des exceptions voire des inconvénients. D'une part, Lacan aussi bien que Freud, a abordé le rêve nocturne et avancé une nouvelle réflexion autour du rêve d'angoisse et du rêve traumatique. Il en est de même pour Freud qui utilise de manière figurée le terme de réveil dans un questionnement autour de la nécessité ou pas, durant l'analyse, de faire surgir un conflit pulsionnel qui ne s'est pas manifesté durant la cure : « il ne faut pas réveiller les chiens qui dorment<sup>34</sup> » affirme-t-il.

À cette exception fait suite un inconvénient relatif au problème de la métaphore en psychanalyse, à savoir, y a-t-il vraiment un réveil au sens

qu'il ne devait pas voir. » Jean-Claude MILNER, « À propos d'*Eyes Wide Shut* de Stanley Kubrick », in *Élucidation* (vol. 4), 2002, p. 13.

33. Un autre exemple est le *blockbuster* « *Inception* » (2010) de Christopher Nolan. Cf. Carolina KORETZKY, « *Inception* : Rêves puissance 5 », in *Lettre Mensuelle*, n° 293, décembre 2010.

34. Sigmund FREUD, « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », in *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1985, p. 246.

« propre » du terme et un réveil au sens « figuré » ? La réponse à cette question peut être envisagée de deux manières distinctes :

1. Considérer que, d'un côté, il y aurait un sens propre du rêve et du réveil, donc rêve et réveil en tant que « phénomènes » oniriques, et que de l'autre, il y aurait un sens figuré qui métaphorise le phénomène en question.

2. Ne pas considérer que ces termes soient des métaphores et qu'en psychanalyse on se sert des termes de « rêve » ou « réveil » selon leur usage dans la langue. Par exemple, ce n'est qu'à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle que « rêver » vient à supplanter « songer » au sens de faire des rêves en dormant<sup>35</sup>. Actuellement ce mot est utilisé pour désigner un objet de désir ou un idéal, par exemple : « C'est une maison de rêve ! » Aujourd'hui ce terme réunit tous ces changements historiques de la langue. De la même manière, le mot « réveil » qui signifiait le moment de sortie du sommeil en vient à désigner une renaissance ou encore une désillusion.

La deuxième option nous semble la plus pertinente. C'est ainsi car en psychanalyse, la distinction entre le sens propre et le sens figuré des mots est difficilement soutenable. Du rêve, ce n'est que le récit qui nous intéresse, et non pas les preuves phénoménologiques et physiologiques du fait de rêver. Le travail de l'analyste sur la matérialité signifiante ne permet pas une distinction entre un sens propre et un sens figuré dans le langage.

C'est en cela que notre méthode rejoindra d'une certaine façon le fonctionnement même de l'inconscient, car nous allons neutraliser la distinction « propre » et « figuré » pour nous approcher de la matérialité des mots. En conséquence, nous allons travailler le rêve, le sommeil, l'endormissement, et surtout le réveil dans tous les usages, conceptualisations et acceptions que ces termes reçoivent en psychanalyse.

35. Dans ce sens l'étymologie du mot « rêver » montre clairement la plurivocité du terme : une des lignes étymologiques rapproche « rêver » du terme *resver* apparu en 1130 qui faisait allusion au délire causé par une maladie grave. Vers la moitié du xiii<sup>e</sup> siècle *reever* désigne l'acte de radoter, rôder, se promener. En 1538, le même mot désigne le fait d'induire en erreur quelqu'un, d'être perdu, ou absorbé dans ses pensées. Dès le début du xvii<sup>e</sup> siècle *resver* abandonne progressivement sa connotation péjorative et prend une forme plus positive : il désigne l'acte d'imaginer, ou de désirer quelque chose ardemment. L'autre ligne étymologique prend comme départ le verbe *esver* : vagabonder, perdre le sens ; ou encore *reexvadere*, *evadere* : sortir, s'échapper.